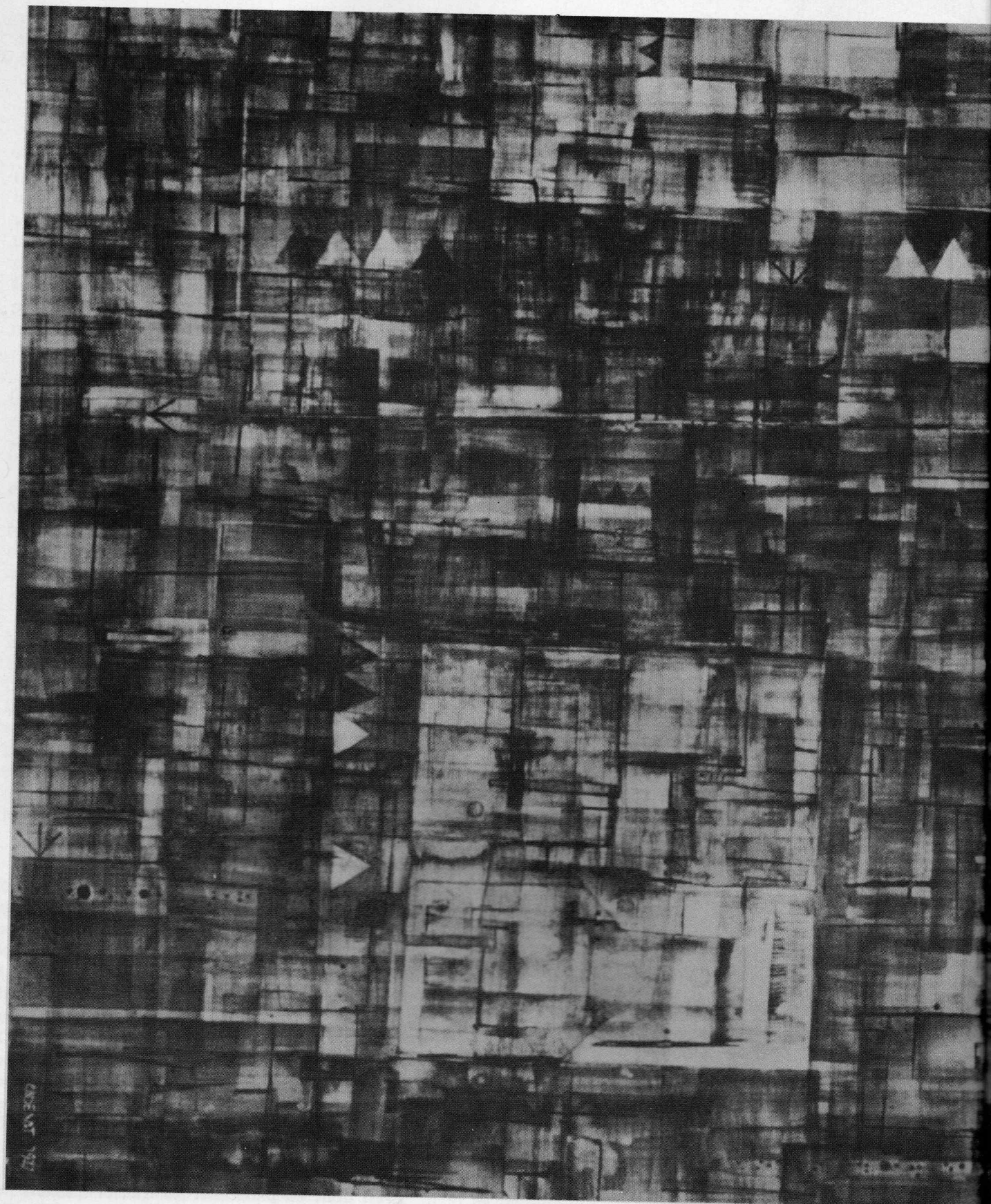
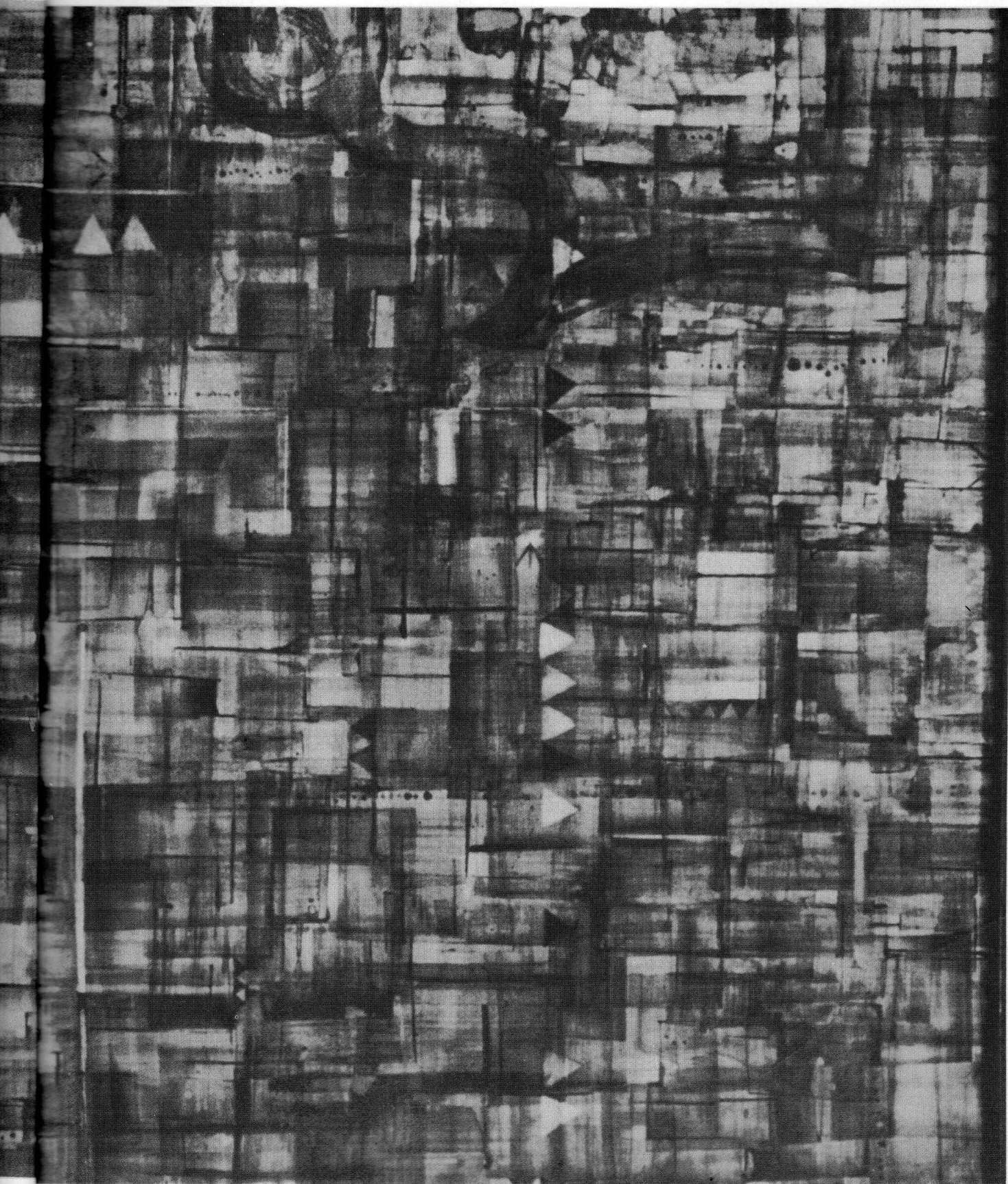


Michel Serres



la fin de la science des s



sciences

On peut faire le tour de la science comme on tourne autour d'une chose pour la mieux percevoir. Ce n'est pas pour autant que la science comme la chose nous sont enfin livrées telles qu'elles sont, mais au moins en a-t-on saisi de multiples profils.

le cercle des commentateurs

Voici vingt ans à peine, un discours et un seul s'arrogeait le droit de parler de science : les manuels qui le tenaient s'intitulaient **logique**, allez savoir pourquoi. La logique ancienne, celle d'Aristote, des Stoïciens ou du Moyen Age, est, en effet, une discipline formelle de haute tenue, la logique mathématique, celle de Leibniz, Boole ou Russel, en est une deuxième, mais la logique au sens des classes françaises de philosophie jusqu'au milieu du siècle, au sens des concours et des inspecteurs, bien loin d'en être une, était un parler de commentateur sans exactitude ni consistance. Il décrivait pourtant les résultats et les méthodes, il fournissait des normes aux théories et aux démonstrations, jugeait la valeur du savoir, cherchait à fonder la connaissance, et finissait par une morale qui nous ferait maintenant rire si elle n'était pas à pleurer.

la « logique », variété du genre littéraire

La situation de cette logique, aussi abusive qu'elle nous paraisse aujourd'hui, n'était cependant pas si rare. Si, au lieu de la science, vous placez des textes de littérature, si vous les commentez à la façon dont ladite logique discourtait très sérieusement des théories et des méthodes, vous obtenez tout aussitôt la classe de français. Où on résume aussi, où on choisit aussi des morceaux, où on décrit, où on classe, juge et finit par moraliser. Où on regarde la vie des grands hommes. Ce sont des classes à commentaire, des classes à explication : d'un côté la critique au sens de Bayle et de Richard Simon, la critique au sens d'Émmanuel Kant, dérive lentement vers un état mou et produit ce qu'on nomme critique littéraire ; de l'autre la logique, aux beaux sens que j'ai dits, aboutit à ces manuels de préparation au baccalauréat. L'essentiel est ici de préserver un métier, de le professionnaliser par répétition et reproduction : qui ne peut, qui n'a jamais pu inventer un théorème, un protocole, une expérience, qui ne sait, qui n'a jamais su écrire un poème, un scénario, une nouvelle, peut et sait, en tout cas, expliquer, commenter du déjà produit. Ou raconter la vie des auteurs, ou éditer des morceaux choisis et des œuvres complètes. Ou décrire les conditions de la découverte. C'est ainsi que les professeurs, protégés de tout risque par l'épaisseur de la critique, tuent décidément toute création.

si la logique se fait histoire, y a-t-il quelque chose de changé ?

La « logique » était à la science, théories et méthodes, ce qu'était à la langue et à la grammaire l'analyse logique. Principales et subordonnées ; hypothèses et conclusions. C'était le même intitulé, c'était le même genre d'opérations, c'était le même mètre de rigueur. On classifiait, dans les deux cas, des éléments de syntaxe. De bons esprits, impatients de ces cadres, firent à un demi-siècle d'intervalle, une petite révolution de palais : il s'agissait de plonger dans l'histoire ces classifications un peu bien abstraites, d'où un très bel effet de concret. Ainsi naquit l'histoire littéraire, ainsi naquit, un peu plus tard (ou plus tôt) l'histoire des sciences. L'objet-texte est saisi dans le temps, celui de son auteur, de sa classe, de son groupe, de sa langue et ainsi de suite, l'objet-science est saisi dans le même tissu ou dans le même flux. Nouvelle manière, tout à fait parallèle, de discourir de deux objets parfaitement substituables. On observe assez vite, quoique tout tendé à le cacher, que les querelles suscitées dans et par l'histoire des sciences reproduisent celles qui eurent ou ont lieu à propos des littératures : rôle et place des idéologies, émergence brusque d'écoles ou de paradigmes, déterminations externes de noyaux fortement définis, indépendance ou non de tels noyaux internes, etc. Voyez comment les résidus eux-mêmes se ressemblent : dans les deux cas, on accumule des conditions nécessaires sans jamais parvenir à la suffisance, dans les deux cas on explique tout, sauf pourquoi c'est beau, sauf pourquoi

c'est vrai. Dernière-née dans le champ des histoires, celle des sciences, malgré la spécificité de son objet, ne s'est pas beaucoup démarquée de toutes celles qui la précèdent.

**l'objet du travail
du
commentateur
compte peu...**

Tout se passe comme si les enjeux du commentaire bougeaient très peu par changement du commenté. Que le texte à lire soit tiré de l'Écriture Sainte, des écritures illustres, géniales et laïques, des archives ou articles de sciences, que l'objet soit sacré, qu'il soit beau ou qu'il soit exact, rigoureux, précis, vérifiable, ou qu'il existe seulement comme trace et marque, le rituel des commentateurs est, grossièrement, invariant. Ils se battent toujours à peu près pour les mêmes raisons et derrière les mêmes armes. Ainsi trouverez-vous sans peine des Richard Simon, des Lanson et des Brunetière en histoire des sciences, des Bayle et des Monsieur Langlois. Il y en avait autant, et des mêmes écoles, dans l'herméneutique sacrée ou en histoire générale. Quand les professeurs ont ravi la place des prêtres, ils ont tout aussitôt adopté leur langage, et les nouveaux cabalistes, pour avoir changé de prétexte, n'ont pas pour autant changé de mœurs. La même distribution des écoles et des points de vue se retrouve en tous lieux : ceux qui formalisent, ceux qui préfèrent historiciser, ceux de la condition, ceux du chiffre, ceux du sens, ceux du discours tel qu'il est écrit, ceux du signe, ceux du référent... De l'enseignement rabbinique ou des écoles médiévales chrétiennes, au traitement savant des histoires, des littératures ou des sciences, certes changent les choses, mais peut-être pas les manières de tourner autour, les manières de les « saisir ». Le discours à la Kuhn, devenu aujourd'hui commun, était commun, il n'y a guère, sous la plume des prêtres qui voyaient les religions se développer par leurs hérésiarques.

On peut faire le tour de la science. La « logique » et l'histoire sont deux stations de ce parcours. Mais déjà nous avons appris que le voyage n'est pas original, que bien d'autres l'ont fait, qui tournaient autour d'un objet tout autre. Il faut savoir aussi que ces points de vue sont, entre eux, compatibles, mais que ceux qui les tiennent sont inconciliables. Comme disait Rousseau, les experts ont moins de préjugés que l'homme de la rue, mais ils y tiennent plus farouchement. Rien n'est plus opposé à un historien qu'un formaliste, et réciproquement. Nul n'est plus hostile à un théologien qu'un autre théologien, à un commentateur qu'un autre commentateur. Lorsqu'on n'invente pas, il faut bien investir l'énergie quelque part. L'excommunication et l'hérésie sont conduite ou état de parasite et non de producteurs : un objet se trouve déjà là et toute la question est de mettre la main dessus, et donc d'interdire qu'un autre l'y mette. S'il s'agissait de produire l'objet, il n'y aurait pas tant de polémiques. Il s'agit en fait de le « saisir », de se l'approprier. On fait bien le tour de l'objet : mais aussi, mais surtout pour bien savoir par où le prendre, par où s'en assurer la propriété exclusive. Les experts ou les spécialistes tendent à devenir des possesseurs. Le logicien parle de la science, l'historien de la science aussi, mais nul des deux ne la produit.

**passages aux
sciences
humaines**

La situation intérieure du producteur lui interdit de voir les choses globalement, lui ôte le temps de faire autre chose que de produire, l'empêche de penser aux finalités de son état et de sa fonction. A cet égard, le positivisme, cette philosophie où l'on pose la question comment, où l'on évite la question pourquoi, est la philosophie rendue nécessaire par la situation du travailleur, du chercheur, de l'homme de la preuve ou du laboratoire. En revanche, il suffit de choisir un des points de vue extérieur pour être en situation d'intervenir. Au lieu de se trouver dans le groupe en train d'évoluer, le commentateur, à distance, a le temps, l'espace, la vue, il est dans le projet plus que dans le produire. Je l'appelle commentateur par commodité. Je l'ai vu logicien ou homme d'histoire. Mais il peut être sociologue, il peut être socio-historien. Il analyse dans ce cas la communauté scientifique et les

**ceux qui
travaillent et
ceux qui gèrent...**

**irruption du
politique, le
savoir et le
pouvoir**

collectivités locales qui la composent comme s'il s'agissait de groupes ou de classes quelconques. Comment ils se forment et trouvent cohérence, comment le travail s'y divise, quelles lois de compétition y font rage, quels types d'inégalités s'y font jour, etc. Voici un nouveau point de vue, une nouvelle prise. Et une prise autrement forte que celles qu'avaient dégagées l'historien des périodes mortes ou l'épistémologue. En effet, ce collectif voué à la raison ou plutôt détenant le monopole de la définition de la raison est à son tour plongé dans le collectif ordinaire. Il en reçoit toutes les déterminations concevables et il tente, en retour, d'y rendre efficaces sa force, ses contraintes originales. Il se conduit, au bout du compte, comme n'importe quel autre groupe, n'importe quel autre groupe de pression. A l'intérieur de ce collectif ordinaire, et non exceptionnel, la prise de pouvoir, la course aux honneurs, la concurrence, l'asservissement des plus faibles et l'exclusion des marginaux, sont des conduites ordinaires qui ne distinguent les savants des autres hommes qu'en ceci que, parfois, elles sont plus raffinées, plus astucieuses, plus cruelles. Pour n'être pas des bêtes, ces gens-là ne sont pas des anges. Mais il arrive qu'ils le soient, pour couvrir leur passions banales de raisons théoriques sublimes : c'est leur côté prêtre ou pasteur. Rien que de très usuel pour un sociologue, rien que de très prosaïque pour un romancier. L'accession aux postes supérieurs récompense toujours les mieux doués par la nature ou le milieu pour l'ascension sociale, rarement le mieux qualifié dans la spécialité, d'où deux populations : ceux qui travaillent et qui ne font que travailler, ceux-là savent et ceux-là sont savants, ceux qui gèrent et courent les postes, se réunissent et s'unissent, et ceux-là gouvernent, sans rien plus savoir. La situation interne reproduit la situation extérieure. On ne s'étonnera pas de la ressemblance entre les princes de la science et les princes ordinaires du monde. Aussi incultes et barbares, aussi bouffis de suffisance et de volonté de puissance. La science comme collectivité trace un champ de forces dans le collectif, elle est traversée, elle aussi, d'un champ de forces de ce genre. Comme un village courant où se promènent les habitués professionnels du pouvoir. Il est intéressant, quoique tout à fait scandaleux aux yeux du logicien, de voir se dégager des inventions et résultats le long de ces lignes de force. Le vieux dogme non-dit de l'indépendance du savoir exact, rigoureux, par rapport à l'histoire de son émergence et aux relations de ceux qui le produisent rencontre autant de contre-exemples que l'on veut. Mais il rencontre aussi son contre-dogme réducteur : pour lui, tout le savoir pourrait être induit ou déduit de ses conditions socio-historiques. A quoi on peut répondre ce qu'on doit objecter à tout dogme : mais faites-le donc. Induisez, déduisez, ne vous gênez pas. Si ceux qui le tiennent étaient capables d'exécuter pratiquement leur théorie, voici qu'ils seraient inventeurs en histoire des sciences et en sciences. Croyez-moi, cela se saurait. Il pleuvrait en ce lieu des prix et des médailles. Tout le monde courrait où l'intelligence, enfin, aurait été banalisée. Bref, aussi vrai que la science ne descend pas du Et la production de concepts reste rare. Cette rareté peut passer pour définir la production. Mais entre les deux dogmes, si je ne sais vraiment où passe la route juste, je sais où passe celle du pouvoir et de l'opérateur. Il suffit de suivre à la trace l'homme politique, celui qui veut s'emparer d'un facteur de puissance. Sa pratique montre qu'il ne croit pas au dogme de l'indépendance. Il décide et finance ici et non point là. Donc il croit bien obtenir quelques résultats escomptés. Il parie pour le contre-dogme. Je ne dis pas qu'il a raison, je le vois faire. Je le vois réunir des experts. Je le vois les choisir. Il prend quelques Nobels pour l'affiche, pour que sa réunion soit plausible et légitimée, il les entoure d'administrateurs et de sociologues. La politique de la science est tenue par les politiques, par les socio-politiciens. J'en sais qui manqueraient l'une des quatre règles. La loi de l'ignorance, à nouveau, revient. On pouvait, à loisir, rire des épistémologues qui parlent sans savoir, ou de ces historiens qui étudient la mécanique au XVII^e siècle faute de comprendre celle du XVIII^e, cela ne tire pas à conséquence, le ridicule n'a jamais tué, quoiqu'on dise ; on ne peut plus tout à fait rire des

manipulation du savoir par la puissance

administrateurs, ministres et sociologues qui affirment sans sourciller que la science est une affaire trop sérieuse pour être laissée entre les mains des scientifiques. Et quel est leur sérieux à eux ? Quel est le sérieux de leurs réunions et de leur discours ? Celui des statistiques et du croc à finance, des armes, de la bombe et de l'apocalypse. Ils gèrent, ils régissent, financent, décident, dirigent. Voici l'enjeu de la puissance et du pouvoir. Tous les maîtres ont toujours dit que l'usine est une affaire trop sérieuse pour être aux mains des ouvriers, que la terre est trop grave et lourde pour les paysans ; c'est l'argument de l'esclavage. C'est l'argument de la maîtrise. Il faut savoir de la science pour maîtriser le monde, il n'est pas besoin d'en savoir pour maîtriser la science. Et c'est ainsi que ceux qui ont entre les mains la maîtrise peuvent être des fantoches et des pantins, à l'heure même où il faudrait, en ce lieu dangereux, des sages entre les sages.

Lorsque nous avons entrepris de faire le tour de la science, il ne s'agissait, initialement, que de langage. Il me semble qu'on peut comprendre maintenant pourquoi s'intitulait « Logique » la discipline de départ. Il n'était question que de langue, en effet, de « logos », et ceux qui en parlaient avaient le titre et la fonction de professeurs. Rien de plus. On aurait pu – on l'a fait, on le fait encore – pousser la stratégie jusqu'à la linguistique de la science. Étudier ses discours en tant que discours, raffiner l'analyse du sens, des significations. Les écoles n'ont point manqué, ici, jusqu'à la sémiotique. Le parallèle avec le commentaire littéraire ou avec tout discours second, réflexif ou critique, se reconduit, comme on le voit. Tout l'art du commentaire se déplace d'un seul tenant, quoi qu'il en soit du commenté : art ou science, politique ou religion. Bref, il n'était donc question que de langue, ou que de parler de la science (respectivement, de n'importe quel autre objet textuel). Que de juger, à la limite, soit en valeur de vérité, soit en termes de sens. Mais quand les politiques ou les sociopoliticiens parlent, eux, de la science (ou, respectivement, des autres objets) les enjeux s'alourdissent. Ils administrent, financent, décident. La chose est trop sérieuse pour être ici laissée aux professeurs.

le discours sur la science est tenu par une partie d'elle-même, les sciences humaines. Au nom de quoi ?

Ainsi le parcours n'a-t-il pas reconnu seulement des lieux théoriques, disciplines ou instances, mais il a aussi rencontré des hommes : le logicien au sens traditionnel, moderne ou contemporain, le linguiste et l'analyste, l'historien au sens ordinaire, et ainsi de suite. Soit donc la série canonique des commentateurs : chacun y est à son école, ce qu'un animal est à sa niche écologique, maître exclusif, seigneur propriétaire, jaloux et méprisant de son voisinage. Cela reproduit très bien les situations usuelles de l'encyclopédie, empire partagé entre des généraux. De sorte que le discours critique n'est pas tenu par des individus ou des groupes très différents par leur conduite de ceux qui tiennent le discours direct. Mais une seconde série apparaît encore : l'ancienne science des sciences est divisée, en fait, en linguistique, sociologie, psycho-sociologie, histoire, préhistoire, anthropologie, et que sais-je encore. Autrement dit, le discours second et critique n'est pas tenu par une méta-science, par une instance ou une collectivité extérieure à la science, mais par une partie d'elle-même, celle que nous avons coutume d'appeler science humaine. Et le discours second, critique ou réflexif est peut être usurpé. Car enfin, au nom de quoi telle ou telle partie du savoir s'arrogerait le droit de parler de toutes les autres ? Mieux encore, plus la sociologie de la science, pour prendre un exemple au hasard, est de statut scientifique, plus elle est science comme ce dont elle parle, et plus on peut recommencer sur elle l'opération qu'elle vient de tenter. Bien des sciences humaines, dont le porche est encombré de décombres, balaient soigneusement le seuil des autres sciences, où l'ordure est rare depuis des lustres. Le discours vague et inexpert sur le défaut d'exactitude ou de rigueur de savoirs rigoureux ou exacts est usuel. Et pourtant nul ne peut enfoncer un clou de fer au moyen d'un marteau de laine. Je ne vois pas là des questions de méthode uniquement. Je vois là surtout un conflit des facultés. Au moment où sont nées les dites sciences

la crise du savoir et le conflit des facultés

sciences humaines et politique

humaines, elles ont commencé à occuper l'espace de l'encyclopédie. A conquérir leur place et à investir les places voisines. Il est vrai qu'en ces temps les sciences naturelles, pour parler vite, étaient maîtresses de ces lieux. Maîtresses du savoir et maîtresses du monde. De la Renaissance à Renan, elles avaient conquis tout l'espace, de haute lutte. Ce qu'on appelle maintenant la crise du savoir est ce conflit des facultés. Les sciences naturelles sont prises à partie par les nouvelles nées ; qui les interrogent, les critiquent, leur demandent des comptes. Le héros savant du siècle dernier fut le physicien, c'est aujourd'hui l'économiste. Il fut chimiste ou biologiste, il est maintenant sociologue, historien. Or si la physique dit peu de l'économie, inversement on peut, on doit étudier l'économie de la physique ; la biochimie ne sait rien dire du collectif ou de l'histoire, elle commence à peine à en parler, mais l'histoire ou la sociologie de la chimie et de la biologie sont immédiates et opératoires. Le conflit, soudain, est asymétrique. D'un côté, la critique ne s'exerce que sur son terrain autochtone, de l'autre la critique est l'exercice même du nouveau savoir. Le pouvoir, alors, comprend de quel côté la balance penche. C'est que la maîtrise du monde n'est que peu de chose, comparée à la maîtrise des hommes. Dans les commencements des sciences naturelles, on avait annoncé pour demain le maître et possesseur de la nature. A l'aube des sciences humaines, nul ne crie de terreur à l'idée du maître et possesseur des hommes. Et pourtant il vient comme l'autre est venu. Pire, il est espéré. Espéré d'autant plus que la maîtrise complète des choses du monde commence à transgresser nos espérances, que ce n'était pas ça que Descartes avait voulu, que notre âge classique avait projeté, que le messianisme saint-simorien ou scientifique nous paraît aujourd'hui naïf et dangereux, que la science est en train d'échouer dans sa vieille vocation civilisatrice, qu'Hiroshima n'est pas un accident de parcours, que la maîtrise rationnelle du monde n'a rien changé à l'asservissement des hommes et qu'elle l'a plutôt aggravé puisqu'elle est devenue son outil. Les sciences humaines vous font espérer la maîtrise de cette maîtrise. Ne soyez pas naïfs deux fois. Considérez, tout au contraire, comment l'homme politique se forme d'abord à l'économie, à la sociologie, aux statistiques. Il s'approche des sciences humaines, où gît le pouvoir aujourd'hui. Voyez le monde après trois siècles de savoirs et de technologies physiques..., pouvez-vous dire où en sera le groupe humain après autant de temps de sciences sociales ? Après que les dominateurs auront exercé le pouvoir au nom de ce savoir ?

Les idéologies, les théories, les religions, les sciences nous ont toujours bercés d'espérance tant qu'elles remplissaient une fonction critique ; elles ont toujours été atroces quand elles ont obtenu le pouvoir. Lucides et généreuses tout d'abord, implacables après. Cette loi n'a pas d'exception, nous sommes abondamment payés pour l'avoir apprise. Pourquoi voulez-vous que les sciences humaines soient, justement, cette exception ?

quelle science, pourquoi ?

Le parcours est-il achevé ? Non, peut-être commence-t-il à peine. Nous avons reconnu des places et rencontré hommes et groupes. Plongés dans des conflits de plus en plus aigus, aux enjeux plus lourds, aux questions plus graves. La parole du professeur a rarement tué des hommes ; celle du politique s'engage à le faire, par définition, puisqu'il exerce exactement la violence légitimée. Tant que la science est l'objet d'un discours, le travail est une œuvre, un loisir, une distraction, presque un art ; qu'elle devienne outil de pouvoir, la mort est là.

Une place, alors, reste vide, et ceux qui l'occupent sont toujours absents. Là où se pose la question la plus banale et la plus rare, la plus pressante et la

**le parcours de la
recherche est
imprévisible...**

plus évitée : pourquoi ? Ou encore : à quoi bon ? N'attendez pas que la posent jamais ceux que nous avons visités, en leur niche fixe, ils risqueraient d'y perdre leur métier, ou leur racket. Et pourtant, il faut se décider à la poser. Qu'avons-nous gagné à une entreprise commencée voici deux millénaires et demi dans la lumière grecque des idéalités géométriques, reprise à la Renaissance, accélérée, exaspérée, universalisée de la révolution industrielle à nos jours ? Vers quoi se dirige-t-elle ? Et pouvons-nous l'orienter ? Si nous pouvions, si nous devions l'orienter, vers quels objectifs ? Autrement dit, que faire ? A l'heure où on nous demande s'il faut ou non la donner, l'échanger (à supposer qu'elle nous appartienne, à supposer encore qu'on nous laisse la donner ou l'échanger), il vaudrait mieux savoir ce qu'on donne, la libération ou la mort, l'indépendance ou l'esclavage, l'existence ou l'anéantissement.

Il y va des finalités. Qui peut décider de ces finalités ? Qui peut les connaître ? Tout concourt à fermer la place et à expulser qui l'occupe. Pour la raison simple et interne, d'abord, que le cours de la science est imprévisible. C'est heureux. Aucune méthode n'a jamais conduit à une invention. Elle les bloquerait plutôt. Quand elle existe, elle exploite les positions acquises, accentue le conservatisme. Nul ne sait donc vers quoi va la découverte. On peut tout prévoir, tout administrer de la science, l'élevage, les concours, le financement, les postes, la hiérarchie, les applications, le secret... tout sauf l'invention, tout sauf son propre génie. Cela est si vrai qu'on peut en tirer des bonnes définitions : le noyau résiduel de la science est simplement ce qu'on ne peut prévoir ni administrer ; la science n'est que le nouveau ; il faudrait trouver un autre vocable pour désigner le prévisible, et qui mobilise le plus grand nombre. Bref, l'invention y est très souvent décalée par rapport à l'espoir. Cela décrit une histoire, ce que j'ai envie d'appeler une vraie histoire, avec ses hasards et ses circonstances. Et donc échappe aux finalités décidées. Mais ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit. Même si l'histoire gelait, l'autre question demeurerait entière : pourquoi ?

**... les seules
finalités claires
sont locales et
sectorielles...**

Nous pouvons y répondre en partie. Nous pouvons assigner de la finalité locale. Il est clair, il est même trop clair, que l'hydrodynamique et ses applications, forages et pompes, peuvent fournir de l'eau où elle manque, il est clair que la technique du vaccin peut éradiquer telle maladie là ou ici, que la chimie des engrais peut améliorer les rendements de telle ou telle culture vivrière, il est même clair que ce sont des progrès. On n'a pas besoin, pour juger de pareilles choses, d'un moraliste profond ou d'un sage. Il faut agir, et vite. Si les questions n'étaient que locales, elles se poseraient à peine. Ce n'est pas le cas. Les finalités locales se combinent entre elles de façon très complexe, de sorte que la maîtrise singulière, ici et maintenant, se perd et fait question. Il arrive qu'une solution fasse naître un nid de problèmes. Y compris dans les cas les plus favorables, agronomie, médecine, physique des sols. Et je ne compte pas ici les conditions réelles, sociales, économiques, politiques de la solution. Je dis réelles par tradition, je voulais dire humaines. Les conditions naturelles, bien sûr, sont tout aussi réelles. Au bout du compte, nous sommes renvoyés à la finalité globale. Et c'est celle là qui nous importe. Et c'est celle là qui est mise en question. Aussi vrai que l'intervention scientifique a puissamment contribué à transformer les sociétés industrielles, il est douteux qu'elle ait changé la nature de leurs problèmes fondamentaux. On ne s'est pas moins massacré dans l'Europe savante du XX^e siècle que dans les mêmes lieux, lorsqu'ils étaient couverts de la forêt ancienne. Tout se passe plutôt comme si l'intervention scientifique, à la manière d'un coefficient, avait accéléré leur course, renforcé leur urgence. On s'est beaucoup plus massacré dans l'Europe savante, plus vite et à coups plus sûrs. Tout se passe comme si la science, quantitative, produisait plus de croissances que de transformations. La grenouille devient une grosse grenouille, alors qu'elle désirait devenir un bœuf. Le nombre croît, les

**... les finalités
globales
demeurent en
question**

**... qu'il n'existe
aucune place
d'où l'on puisse
en décider...**

**... pas même à
l'intérieur de la
science...**

**... puisque rien
ne la surplombe
et qu'elle est à
elle-même, sa
référence...**

solutions sont plus efficaces, mais les problèmes grossissent plus qu'ils ne disparaissent, sont déplacés plus que résolus.

Ce que je viens d'écrire est contestable. On peut en discuter, non en décider. Autant dire que les finalités globales sont hors de prise. Qui peut en juger, qui peut trancher ? Ceux qui semblent manquer dans la place vide. Moralistes ? Déontologistes ? Titres et personnages dérisoires, qui n'ont jamais servi que de masque à la force. Qui a tout à aussi, comme on dit, sa conscience pour lui, la morale et la sage raison. Celui qui pourrait juger, qui saurait décider, pourrait combiner les finalités locales et dominer les processus. Celui-là est le dieu de Laplace, des savants et des philosophes. La question : que faire ? pourquoi ? en ces matières comme en d'autres connaît des réponses locales, différentielles, limitées, elle est non-intégrable. Nous n'avons pas, nous n'aurons peut être jamais de réponse globale. La place vide est celle du Savoir Absolu. Le philosophe l'a quittée peu après le théologien.

La place vide est celle de l'Universel. Nous demandons qu'elle soit occupée ; nous demandons aussi qu'elle soit extérieure à la science, puisque nous posons la question pourquoi, puisque cette question fait du savoir global, un moyen. Or cette place de l'universel, c'était la science, justement, qui l'occupait, la science seule qui l'avait conquise, depuis l'avènement de la modernité. Elle seule est universelle, dans sa théorie pure et son langage, logos mathématique partout compréhensible en droit, partout dicible, quelles que soient les langues positives, et persuasif sans violence. Elle seule est universelle, par sa pratique d'un réel vérifié, puisqu'elle délivre les lois mêmes de l'univers, quelles que soient les latitudes. C'est ainsi que nos pères l'on vue, c'est ainsi que nous l'avons crue. Et c'est pourquoi le XVIII^e siècle européen célébra les Lumières. Et c'est pourquoi le XIX^e écrivit du Savoir Absolu. Le dieu des classiques, celui des savants et des rationalistes, ne dépose plus dans l'histoire qu'un seul de ses vieux attributs, la Pensée. L'Absolu ne l'est plus que sous l'espèce du savoir. l'Absolu n'est plus que la science.

Comment juger d'elle puisqu'elle détient la dernière place, d'où tout est jugé ? Elle porte donc en ses propres flancs ses propres finalités (c'est-à-dire les nôtres). Elle pense, dit vrai, elle sait, comme on dit, où elle va. Et donc, elle nous guide. Le cogito passe de l'individu au savoir. Que si l'histoire, avec ses déterminations, demeure sa condition, cela ne change pas grand chose : l'histoire elle même porte ses propres finalités. L'optimisme de nos romantiques précédents tient en un mot, le Mouvement. On n'avait jamais vu de mouvement qui ne porte son propre but. Un système global, comme le Savoir ou l'Histoire, est si global qu'il n'a aucune référence extérieure. Et donc il est autoréférentiel. Donc porte en lui sa finalité. Les fins sont impliquées dans le mouvement même, dans le savoir lui-même, dans ses transformations, dans les transformations de l'histoire. Et c'est bien cela, très exactement, l'Absolu. Nos pères n'avaient pas seulement inventé le mouvement perpétuel, mais aussi le mouvement absolu.

L'émergence des sciences humaines et le conflit des facultés qui s'ensuivit porta un coup mortel à un optimisme qu'on peut appeler laplacien. Le présent de la science est assez conforme à ce que prévoyait Renan quand il en écrivait l'Avenir. Mais il ne s'agit pas que d'Académie, que d'idées toutes pures. Il faut dire que l'économie donne plus de moyens pour conduire et tromper les hommes que la physique ou la chimie. La rhétorique du pouvoir a perdu ses lettres pour gagner ses chiffres. Le prince du moment ne demande plus ses lumières à Newton par de-là Maupertuis ou Voltaire, mais à la sociologie au sens d'Auguste Comte. Il est positiviste, entouré de positivistes. Cela est révélateur de leur âge. Ils sont ainsi partout. Cela leur permet surtout de ne jamais poser la question pourquoi, mais toujours, indéfiniment, la question comment. La politique est positiviste, elle a éliminé aussi toute finalité. Elle ne sait pas que faire ni pourquoi, elle sait (?) comment ça

**marche vers la
puissance
absolue : la
destruction**

marche. La politique de la science, en particulier. Mais tout le monde sait désormais que ce n'est pas parce que ça marche, qu'on peut se fier aveuglément à ce vers quoi ça marche. La politique, il n'y a guère, prévoyait un peu. Désormais, elle gagne du temps. Elle gagne six mois, ou trois semaines, ou le week-end. Sur quelle perte gagne-t-elle ces jours ? Sur quelle perte irrémédiable ?

Avant que le Savoir Absolu ne soit expulsé de sa place, il nous avait laissé comme héritage et comme fruit de son passage dans l'espace de nos espoirs, un deuxième attribut du dieu des classiques, la puissance infinie, l'Arme Absolue. L'universel comme savoir avait engendré l'universel comme pouvoir, c'est-à-dire comme destruction. Si le premier restait inaccessible, le second était accessible. Et pourtant, on n'expulse pas ce dernier de sa place comme on le fait d'une simple idée de philosophe ou de savant. Bien au contraire, cet absolu, le dernier en date, nous expulse de l'avenir, contre lui les princes du monde cherchent à gagner du temps.

Nous ne pouvons plus nous cacher que l'avenir est à la destruction universelle. Désormais le savoir a rendu transparente sa finalité. On ne la voyait pas, au temps de l'optimisme, elle était l'insu de la science, elle était justement ce qui rendait absurde l'idée de Savoir Absolu. En léguant au pouvoir son universel, la science a produit la violence absolue. En cette chose-là, en cet objet : l'arme absolue, concourent la science et la puissance. Elle est là, devant nous, elle est notre avenir. Elle est ce dieu des contemporains qui interdit, en nous menaçant de ses foudres, que nous posions jamais la question : à quoi bon ? Oui, c'était pour cela. Pour nous asservir à ce dieu, qui peut enfin être nommé le Mal Radical, pour usiter encore la langue des classiques. Ou, simplement, la mort. L'intérêt prodigieux est d'avoir découvert, et la place, et l'objet hideux qui l'emplit.

Les places, désormais, autour de la science, pullulent. Celle du théologien qui lit partout les attributs des vieux dieux monstrueux, celle du métaphysicien, qui aujourd'hui connaît le poids des jeux anciens sur l'absolu et sur l'universel, la place enfin du philosophe d'après Los Alamos.

Il parle prudemment du savoir. Il a perdu confiance. Il a perdu confiance en ceux qui parlent du savoir et en ceux qui le gèrent. Il a perdu confiance en ses propriétaires. L'ignorance est leur moindre défaut et la volonté de puissance leur excès ordinaire.

Le savoir est le serviteur du pouvoir. La science a poussé la puissance aux limites ultimes de sa logique. Les despotes universels sont aujourd'hui paradoxaux : ils ne peuvent l'être qu'à la condition de leur destruction. Toute l'histoire hésite et retient ses nouveautés devant ce mur incontournable. Au pied de ce mur, nous sommes tous esclaves, sans distinction d'ethnies, de continents, ni de cultures. Ou : par rapport à ce futur, le plus développé n'est vraiment que le plus avancé, comme on dit des fruits et des viandes.

Quelle science, pourquoi ?

Jamais pour le pouvoir. Jamais pour les fins générales qu'on ne peut maîtriser qu'en faisant semblant, c'est-à-dire en faisant de la politique politicienne. La question pourquoi n'est pas intégrable, elle ne l'est que dans les conditions de la puissance et alors elle est thanatocratique (1). Il n'y a que des finalités locales. Il n'y a que des objectifs singuliers.

Quelle science, pourquoi ?

La réponse n'est, pour l'instant, que négative. Jamais pour la mort, jamais pour la souffrance de nos corps, jamais pour la violence, jamais pour la faim, jamais pour le meurtre. Au-delà de cette limite, thanatocratique, nous répudions toute science et toute raison.

(1) Thanatocratie :
du grec *thanatos* : mort
et *kratos* : force.